

**ADMINISTRATION**

**Rédaction**

**ET ABONNEMENTS**

81, rue de l'École de Médecine.

Les Bureaux sont ouverts tous les Jours de MIDI à CINQ heures.

Afin de donner toute la publicité possible aux œuvres des jeunes écrivains, tout ouvrage dont il nous sera communiqué un exemplaire sera au moins annoncé dans notre journal.

Rédacteur en chef, ALTEVE MORAND



**ABONNEMENTS:**

Paris: un an, 6 fr. six mois,

3 fr. trois mois, 1 fr. 50.

Départements: un an, 8 fr.

six mois, 4 fr. trois mois, 2 fr.

Les Manuscrits non insérés seront renvoyés aux auteurs avec des notes motivant le refus.

Tout envoi non affranchi sera refusé.

Secrétaire de la rédaction, EUG. MULLER

# L'APPEL

(Ancien SANS LE SOU.)

## JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SCIENTIFIQUE



Paraissant le DIMANCHE.

**SOMMAIRE.**

A nos lecteurs: A. Morand. — L'Exil de l'âme: Hermance Lesguillon. — De la régénération morale par l'étude: P. Benfeld. — De la plage de Livourne. Poésie: E. Muller. — De l'Enseignement anatomique: Dr Dupré. — La Fée Uline: Barrillot. — Bibliographie: Claude Genoux. — Quatrains: d'Orhandale. — L'élève Criquet. E. de St-Point. — Feuilleton: Mamonville: E. Menault. Mac-Yvor: A. Guyard.

**APPEL.**

Nous entreprenons une tâche difficile.

Nous voulons donner, autant qu'il sera en notre pouvoir, la gloire et la publicité à ceux qui ont un talent réel et qui sont déshérités de gloire et de publicité.

Nous ouvrons donc à tous un journal où tout écrivain laborieux, ayant la foi artistique, aimant le beau et le vrai, puisse produire ses œuvres, prendre place et combattre dans la nouvelle arène littéraire.

Nous n'excluons personne, mais nous appelons à nous les jeunes gens

surtout: notre génération n'a plus rien à attendre des vieillards, nous écrivait, il y a quelques jours, un homme bien respectable et profond philosophe. — Il a peut-être raison.

Voyons donc ce que pourront les jeunes gens.

Voyons si la génération qui surgit relèvera notre vieille société corrompue et gangrenée.

Voyons si les lettres ont dit leur dernier mot, et si tout ce qui émane du cœur et de l'imagination est mort.

Voyons si cette littérature mercantile et sans idées, qui a tout envahi depuis quelques années, doit définitivement l'emporter, et si le marchand de lignes aura pour lui gloire et honneur, tandis que le pauvre poète et le penseur demeureront inconnus et mourront de misère.

Mais nous sentons que nous ne pouvons rien par nos propres forces; voilà pourquoi nous cherchons à grouper autour de nous un faisceau d'hommes intelligents; voilà pourquoi, tout en

ayant pour but de mettre la jeunesse en lumière, nous nous appuyons sur les sages conseils d'hommes qui ont fait leurs preuves et qui ne dédaignent pas de se mettre dans nos rangs: s'ils sont vieux par l'âge, ils sont jeunes par le cœur.

Quand une nouvelle école paraît, elle veut toujours renverser les autres: c'est là un système qui n'est pas le nôtre; nous prenons le beau partout où il se trouve, chez les classiques comme chez les romantiques; nous admirons ceux-ci et cela ne nous empêche pas de regarder *Phèdre* comme un chef-d'œuvre: Corneille et Hugo, Racine et Lamartine sont à nos yeux de puissants génies, les uns aussi bien que les autres.

Nous ne concevons pas le fond sans la forme, la forme sans le fond et nous viserons toujours, autant que nos forces nous le permettront, à réunir ces deux qualités qui nous semblent essentielles.

L'Appel sera surtout un journal mi-

litant, une protestation incessante contre la littérature mercantile et démoralisatrice. Nous voulons faire une guerre sans trêve à l'immoralité, qu'elle se cache sous un beau style ou sous des dehors piquants; l'homme de lettres n'a pas, que nous sachions, le droit de flatter les passions pour se faire lire: il doit se faire lire en moralisant et en instruisant.

Si nous arrivons à mettre en relief quelques hommes de talent, si nous parvenons à démasquer certaines gloires mal acquises, certains hommes bien nuls malgré leur grande réputation, alors nous aurons rempli notre but.

Puissions-nous l'atteindre, ce but; puissions-nous être les précurseurs ou les promoteurs d'une révolution littéraire et morale. Si nous n'avons pas la gloire de la réussite, au moins aurons-nous la satisfaction d'avoir rempli un devoir, d'avoir entrepris une noble tâche avec foi et courage.

ALTÈVE MORAND.

### L'EXIL DE L'ÂME.

Du ciel nouvelle venue,  
Pauvre âme ignorante et nue,  
Que cherches-tu?... Je ne sais!  
Un corps malgré moi m'entraîne,  
M'attache à ses pas pressés  
Et m'enferme dans sa chaîne.

Par sentiers bons ou mauvais,  
Je pars... j'obéis... je vais  
De la montagne au rivage,  
Et du rivage au vallon;  
Sans m'arrêter je voyage,  
Faisant mon triste sillon;  
Dans cette course mortelle  
Chaque souffle est la douleur;  
En vain j'implore et j'appelle;  
Tout me dit: Reste au malheur!  
Ton voyage est un mystère;  
Va, continue à gémir!  
Ce corps, prison éphémère,  
T'emporte ici pour souffrir!  
Va toujours!... mais prends courage!  
Ton exil est limité;  
Tu sortiras d'esclavage,  
Forte de ta liberté!  
Ce corps deviendra poussière;  
La mort l'aura vieux et las;  
Quand tu le déposeras,  
Tel, sa vie et sa lumière,  
Brisant d'indignes liens,  
On te verra, jeune et fière,  
Rentrer au ciel d'où tu viens!

HERMANCE LESGUILLON.

Cette pièce de vers est extraite d'un volume actuellement sous presse.

### De la Régénération morale par l'Étude.

Sommes-nous à la veille d'une régénération morale, ou bien ce qui se passe autour de nous n'est-il que le signe trop certain d'une décadence sans remède? Le matérialisme de l'industrie est-il sur le point d'envahir tout à fait le domaine de l'âme, ou bien les vendeurs sont-ils menacés d'être chassés

du temple? La question mérite d'être posée. Qu'il nous soit permis d'y répondre.

Prêtez l'oreille aux bruits de la rue, aux entretiens des salons, aux murmures de la mansarde! Que dit la grande voix du monde? n'est-il pas vrai qu'un malaise général s'est emparé des âmes, et que le vide s'est fait dans les cœurs? La science pratique a eu beau multiplier ses prodiges, l'industrie dérouler ses merveilles, le commerce étaler ses trésors: l'esprit de l'homme, après avoir entassé ces belles choses et s'être entouré de ces miracles humains, s'est trouvé seul dans le désert!

Ce n'est pas que nous ayons la criminelle pensée de faire la guerre à la science pratique, dont les ressorts mettent les éléments au service de l'humanité; à l'industrie, qui fonde la richesse des nations; au commerce, enfin, qui est un instrument de concorde entre les peuples. Mais il faut à l'homme autre chose que de la puissance pour jouir, autre chose que du confortable pour aimer la vie, autre chose que de la richesse pour être heureux.

Ce vague, cet inconnu, cet idéal, le poète l'appellera *l'amour*; l'homme blasé le nommera *l'illusion*; le philosophe religieux lui donnera le nom de *croissance*; le politique, de *conviction*; l'homme d'action, d'*enthousiasme*. Si tel est le cri de l'époque, qui donc nous donnera l'enthousiasme, la conviction, la croissance, l'illusion et l'amour? Suivant nous il n'y a que l'étude sérieuse, le recueillement et la méditation, qui puissent purifier nos âmes, et les ouvrir à ces anges des nobles pensées!!!

Mais, ô censeur morose, direz-vous, qu'est-ce que l'étude sérieuse, et qu'entendez-vous

### FEUILLETON DE L'APPEL.

## Mamonville-la-Jolie. (1)

LÉGENDE.

A mon ami L. GOUJON.

Au milieu des vastes plaines de la Beauce, se trouve comme perdue une humble ferme, au souvenir de laquelle se rattache une puissante leçon de morale. C'est Mamonville-la-Jolie, nom gracieux flétri autrefois par un enfant ingrat. Malgré sa modeste apparence, Mamonville avait un grand entourage de terre, et d'une terre bien fertile. Le père François, maître de tous ces biens, était un homme simple, laborieux, économe comme tous les Beaucerons.

(1) Commune d'Oison (Loiret).

Jeanne sa femme n'était pas moins active. Tous deux menaient une vie modeste et heureuse, si bien que nos bonnes gens, selon l'expression d'alors, *boutaient en mylon* (entassaient) chaque année beaucoup d'écus.

Pendant ce temps, Jacques, leur enfant unique, était en pension; son père désirait en faire un homme *sciencé*. Il ne voulait pas voir aux frêles mains de son petit Jacques le manche pénible de la charrue.

Son ambition était de le marier un jour à la riche fille d'un notaire voisin, dont il prendrait l'étude. Être le père d'un notaire, c'était dans ce temps un grand honneur; c'était le rêve quotidien du père François. Aussitôt que l'enfant fut sorti de pension, le bonhomme décida de l'envoyer à Paris.

La mère Jeanne se désola à cette idée de le voir seul dans cette grande ville; les yeux mouillés de larmes, elle lui prit les mains en disant: « Tu ferais bien mieux, mon Jacques, de rester avec nous, j'cultiverions ensemble nos tarres, ensemble j'serions heureux. Un brin moins de science, un

brin pus de bonheur, comme dit nout curé, ça vaut ben mieux. Reste avec nous, mon Jacques; » mais l'enfant dont l'ambition a grandi comme celle de son père, n'écoute point sa vieille mère, il veut partir. Le lendemain, toute la ferme en deuil reconduit Jacques et son père à la grande route pour y prendre au passage la diligence de Paris.

Ce fut une scène bien touchante que de voir tous ces braves garçons, toutes ces honnêtes filles de son âge, serviteurs de son père, au moment du départ, embrasser en pleurant leur petit maître.

Vous ne serez pas longtemps sans revenir, monsieur Jacques, lui criaient-ils encore en s'éloignant.

A ces paroles pleines d'affection, le père François sentait son ambition fléchir, tous ces regrets lui semblaient d'un mauvais augure. Aussi, pendant tout le voyage, les paroles de la mère Jeanne occupèrent son esprit. Oui, répétait-il, j'sommes les maîtres chez nous, j'pourrions pas être malheureux à cultiver ensemble nos tarres. Mais comme

par le recueillement et la méditation ? Avez-vous donc des yeux pour ne point voir les étalages de nos libraires, cédant sous le faix de mille ouvrages nouveaux, et les amphithéâtres de nos écoles croulant sous le poids d'une jeunesse riche d'avenir ? Avez-vous des oreilles pour ne point entendre la voix élogieuse ou satirique de la critique, s'exerçant contre des milliers de tragédies, de drames, de comédies, de romans de mœurs, de vaudevilles et de feuilletons ? Avez-vous, enfin, le sens commun, pour ne pas comprendre qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le tourbillon des intérêts matériels et des plaisirs est trop impérieux pour laisser le moindre temps à un recueillement inutile et à une méditation sans profit.

Si par étude, si par travail intellectuel, vous entendez cet esclavage pénible qui enchaîne pendant de longues heures un cerveau d'auteur sur un sujet de roman à tant la ligne, ou bien une tête insouciant d'étudiant sur un manuel, je reconnais qu'il n'y a pas d'époque où l'étude soit plus répandue qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, et je vous dispense de faire défiler devant moi l'interminable cortège des romanciers inépuisables, des dramaturges féconds, et des étudiants fruits secs, cette belle espérance du pays !

Mais l'étude, cette fontaine réparatrice qui doit régénérer nos âmes, fortifier nos esprits et purifier nos cœurs, n'est point l'application vulgaire d'une intelligence paresseuse qui se paie d'à peu près, et qui considère le travail comme un fléau, ou, tout au plus, comme un moyen d'arriver à moissonner de l'argent.

L'étude, la vraie étude qui donne des armes pour la lutte, une philosophie solide pour la pratique de la vie, l'intrépidité dans

l'action, la sagesse dans le conseil, et qui, à l'heure des revers, répand encore sur l'existence décolorée le prestige souriant de l'illusion, cette étude, c'est l'amour de l'art pour l'art, le culte du beau pour le beau, la recherche du vrai pour le vrai, la satisfaction intellectuelle donnée à cette curiosité native qui fait de l'homme le roi de la création, en l'intéressant au passé, au présent et à l'avenir !

Combien peu de jeunes hommes, combien peu d'hommes mûrs la connaissent ; et cependant ce n'est point une chimère, elle a existé, elle existe sans doute encore dans quelque réduit ignoré. C'est à elle que la France doit ses chefs-d'œuvre. Il appartient à la jeunesse française de relever ses autels.

Si nos pressentiments ne nous trompent pas, un grand mouvement intellectuel est proche. Des voix puissantes se font entendre dans les chaires de nos facultés, et préparent par le charme de l'intérêt les voies de l'émulation. Des entreprises heureuses seconderont cette tendance favorable, et nous considérons la *Revue des Cours publics* qui se fonde, comme un efficace auxiliaire de l'enseignement oral.

Si les hommes éminents que l'Etat, à toutes les époques, a mis à la tête de l'enseignement, donnent l'exemple, il est nécessaire que nous tous, qui sommes jeunes, suivions la bannière du travail. En avant, tous ceux qui aiment l'humanité et qui aiment la gloire, tous ceux qui veulent se ménager pour les instants du repos une retraite intelligente, et pour les moments de la lutte une armure sans défaut ! L'étude sera le nouveau Messie qui combattra le matérialisme, et sauvera l'humanité !

PAUL BENFELD.

## De la Plage de Livourne.

Février 1851.

### I.

Sur le rocher désert qu'en hurlant viennent mordre  
Les flots qu'on voit au loin tumultueux se tordre  
Comme des monstres irrités,  
Je suis venu m'asseoir, — en suivant la falaise, —  
À l'heure où l'occident est comme une fournaise  
Où les noirs ilots sont jetés (1).

Les Apennins blanchis se cachent dans la brume :  
Et pendant que le phare, en tournoyant s'allume,  
L'airain pleure au vieux lazareth.  
Du hasardeux pêcheur qui revient au rivage,  
Au mouvant horizon, comme un goéland qui nage,  
Le fragile esquif apparaît...

### II.

Qui créa cette mer, et le ciel et les nues?...  
Les monts audacieux qui de leurs cimes nues  
Semblent insulter à nos yeux ?  
— Qui fait jouer la brise et mugir la tempête ?  
Qui dirige en son cours la docile planète ?  
Qui fait bondir l'oiseau joyeux ?...  
Qui fit l'air et le feu, — les voix et l'harmonie ;  
Anima la pensée, — alluma le génie ?  
Qui fit la naissance et la mort ?  
Qui créa l'amitié, ce doux parfum d'es âmes,  
Les souvenirs, l'amour, sacrés, puissants dictames,  
Et l'espérance et le remords ?...

Qui cache les échos, — trace le lit du fleuve,  
Donne la mousse au nid, — les larmes à la veuve,  
Qui créa la mère à l'enfant ?  
Cloua la bélemnite aux roches du vieux monde ?  
Fit naître le laurier, — que trop de sang inonde, —  
Hochet de l'Homme triomphant ?

(1) Pour justifier cette image, rappelons au lecteur que de la plage de Livourne on aperçoit au loin plusieurs îles : la Corse, la Gorgone, l'île d'Elbe, la Capraia, Monte-Christo, qui, dans le magique embrasement d'un coucher de soleil sur la mer, semblent, en effet, des blocs de matière en fusion.

le père François avait bon cœur, il se persuada facilement que son Jacques lui reviendrait bientôt plus instruit et meilleur encore.

Il le laissa donc seul à Paris. Une année se passa, puis un soir on vit un beau monsieur frapper à la grande porte de la ferme de Mamouville. C'était l'enfant de la maison qui arrivait. En un instant toute la ferme prit un air de fête.

On entendait par toute la cour : Eh ! Pierre, Jean, Antoine, Marianne, accourez donc, accourez ! v'la M. Jacques ! v'la nout petit maître. Les chiens, pendant ce temps, jappaient, sautaient, léchaient les pieds et les mains du jeune homme, et toutes ces bonnes gens, le visage épanoui, étaient venus se ranger en cercle autour de la grande cheminée.

Ils étaient pendus aux lèvres du jeune homme ; chacun attendant un mot de lui, ou même cherchant à le provoquer. Ah ! mais monsieur Jacques, disait l'un, savez-vous que vous êtes ben kerton à c't heure. Vous

êtes tout ferluquet, disait l'autre. Jacques ne répondait que par monosyllabes à la tendresse expansive de leurs cœurs. Sa mère avait beau lui répéter : Mais tu ne causes point, mon enfant, t'es donc malade ? Le jeune homme desserrait à peine les lèvres, et quand tous ces dévoués serviteurs lui dirent bonsoir, on put voir la plus ancienne des servantes, celle qui l'avait élevé, s'en aller en pleurant.

La mère Jeanne eut aussi le cœur bien serré quand elle vit son enfant aller prendre le repos sans avoir fait, comme par le passé, sa prière et sans l'avoir embrassée.

Ben sur, disait-elle, c't enfant-là est malade. Mais non, répondait le père François, tu ne vois pas qu'il est fatigué ; demain il sera plus gai. Le lendemain matin, la mère Jeanne fut la première au lit de son enfant.

Depuis longtemps déjà elle était levée, elle brûlait d'entrer dans sa chambre, mais la crainte de troubler son sommeil l'en empêchait. Après avoir regardé plusieurs fois par le trou de la serrure, elle fut certaine

enfin qu'il était éveillé ; alors elle entra avec une bonne tasse de lait en lui disant : Eh ben ! mon Jacques, as-tu ben dormi ? Oui, oui, répondit le jeune homme, seulement les draps sont un peu gros. Ça n'est rien, va, mon enfant, ils sont bien propres, c'est pas ça qui empêche de dormir. Moi je n'ai pas clos l'œil de la nuit, je te croyais malade, car il faut être ben malade, Jacques, pour oublier d'embrasser sa mère. Et se jetant de suite à son cou, la pauvre femme essaya de faire parler le cœur de son enfant ; mais Jacques ne rapportait de Paris qu'un peu de science, beaucoup de vanité, plus du tout de cœur ; c'est à peine s'il daigna porter ses lèvres sur la tête vénérable de sa mère, et il n'essaya pas d'arrêter ses pleurs, l'ingrat !

Aussitôt levé, il voulut visiter toute la ferme, il alla avec son père dans les étables, les bergeries. Partout il s'inquiétait du nombre, de la qualité des animaux. Puis il passa le reste de son temps à parcourir les terres de Mamouville ; il en calculait la valeur et

Qui jaunit les moissons, — découpe le brin d'herbe;  
Nourrit le passereau, — soutient l'aigle superbe;  
Verse la rosée aux sillons ?  
Donne l'ombre aux forêts, — aux coteaux les vendanges,  
Le velours à la fleur, — à nos rêves les anges,  
L'or et la nacre aux papillons?..

## III.

Dieu! Dieu! dirais-je plus? — N'est-ce pas là tout dire ?  
— Mais quel est-il ce roi de cet immense empire?...  
— Atomes brillants du savoir,  
Prêtres, sages, docteurs, pharaons de notre ombre,  
Qui sans cesse fouillez dans cette énigme sombre,  
Usant vos yeux à ne rien voir,

Quoi vous ne pouvez pas m'indiquer sa nature,  
M'apprécier son corps, — me faire sa peinture,  
Me dire quel est son vrai lieu ?  
Vous parlez cependant, — Taisez votre chimère;  
Un fils poète a dit: Ma mère était ma mère,  
Et je vous dis, moi: — Dieu, c'est Dieu!...

EUG. MULLER.

## SCIENCE.

## De l'Enseignement Anatomique.

L'Anatomie est, comme on le sait, la science qui s'occupe de l'organisation des végétaux et des animaux. Je ne perdrai pas mon temps à examiner si le mot est en rapport avec la chose qu'il exprime. Je ne veux ni le justifier ni le critiquer, je l'accepte tel qu'il est et avec le sens qu'on lui donne aujourd'hui.

L'Anatomie se divise en plusieurs branches, suivant le genre de recherches auxquelles on se livre et le but qu'on se propose.

L'Anatomie des animaux, pour ne nous occuper que d'elle seule, se prête facilement aux principales divisions suivantes: 1° on la nomme descriptive quand elle s'occupe de la forme des objets, de leur situation, de leur position, de leur direction, de leurs dimensions. Elle envisage surtout les parties facilement saisissables, elle les distingue, les coordonne, les classe, et quand on étudie le degré de consistance, la densité, la mollesse, la dureté, l'élasticité, etc., elle conduit naturellement à la seconde division.

2° L'Anatomie de texture pénètre dans l'intimité de la constitution des parties. Le nom d'Anatomie de structure ou plutôt de composition lui aurait mieux convenu que celui de texture, comme ayant une désignation plus générale. Pour arriver à son but, elle a recours à des moyens variés, à l'analyse chimique, à l'emploi du microscope, aux injections fines, etc.

3° L'Anatomie descriptive, mais surtout l'Anatomie de texture, nous portent à l'examen de l'Anatomie d'évolution, et toutes trois ensemble à l'étude de:

4° L'Anatomie physiologique, qui consiste dans le rapport qu'ont entre elles les diverses parties du corps, appelées alors organes, et leur fonctionnement.

5° Vient ensuite l'Anatomie comparée, qui consiste à rapprocher les différents organismes de la série animale et à les comparer sous les différents points de vue indiqués dans les divisions précédentes.

Puis 6° l'Anatomie générale, qui comprend en elle toutes les autres divisions. Les autres branches nous ont présenté l'histoire de l'organisme par lambeaux; l'Anato-

mie générale nous l'offre dans une synthèse complète. C'est la seule qui devrait rationnellement et philosophiquement exister, puisqu'elle comprend toutes les autres en elle. Mais nos moyens d'étude sont encore trop insuffisants, et nos classifications, nos méthodes, trop imparfaites pour pouvoir atteindre ce but d'emblée. Avec elle, nous nous élevons des éléments aux combinaisons simples, et de celles-ci à de plus compliquées et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'achèvement complet de l'édifice et à son fonctionnement général. Elle part de l'œuf et des animaux inférieurs pour finir à l'homme; mais cette Anatomie générale n'est enseignée nulle part, ni dans les livres ni dans les cours. Elle fait de la vie une unité dont elle cherche à saisir tous les leviers, tous les liens, tous les ressorts, tous les mouvements. Elle ne se préoccupe pas plus d'une chose que d'une autre, puisque tout est nécessaire dans l'accomplissement des fonctions. La science de la vie est son unique but, et c'est vers lui qu'elle cherche à s'élever en étudiant tout, puisque tout est indispensable pour y arriver.

On a encore divisé l'Anatomie en Anatomie chirurgicale, médicale, etc., mais ce sont là des points de vue tout-à-fait particuliers, répondant à des exigences spéciales. La division philosophique est celle que nous avons établie.

Parmi les diverses branches de l'anatomie, celle qui a été l'objet principal de mon étude, c'est l'anatomie descriptive considérée dans l'homme. C'est la plus pratique, en même temps la plus élémentaire, du moins dans

spéculait déjà sur son héritage. Bientôt il se vit plus riche encore qu'il ne l'avait pensé; aussi songea-t-il moins que jamais à se marier selon le rêve de ses parents, il eut hâte de retourner à Paris.

Pendant les huit jours qu'il avait passés à la ferme, Jacques n'avait pas adressé une seule parole bienveillante aux gens de la maison; Antoine, qui était de son âge, qui avait partagé ses jeux d'enfance et l'avait même retiré une fois de la mare où il allait se noyer, chercha vainement à lui parler: le jeune Parisien avait tout oublié. Il passait fièrement dans la cour, évitant autant que possible sa rencontre. Aussi le jour du départ du beau Monsieur, tout le monde se tint à l'écart, chacun se disant: On ne peut plus maintenant compter sur la jeunesse...

Cette fois Jacques gagna seul la grande route, son père le reconduisit cependant un peu; il voulait lui adresser quelques reproches, mais il n'en eut pas le courage, et tardant toujours, il l'accompagna ainsi plus loin qu'il ne l'aurait voulu.

Enfin il eut la force de se séparer; il embrassa froidement son fils, lui remit tout l'argent demandé et s'en revint à la ferme le cœur plein de tristesse. A son retour, sa femme lui dit: Eh ben! François, te v'la ben avancé! la belle science que de dépenser tant d'argent pour des enfants qui apprennent à ne plus vous aimer! — Mais non, tu te trompes, mère Jeanne, c'est le cassement de tête qui le rend comme ça un peu sombre, c't enfant. Laisse, va, bourgeoise, ça fera un bon notaire. As-tu vu comme il sait bien compter?

La bonne femme se consola; son travail assidu dissipa peu à peu son chagrin. Puis, au bout de quelque temps, on reçut, chose rare, une lettre à la ferme de Mamouville.

C'était Jacques qui annonçait à ses parents son mariage avec la fille d'un riche banquier de Paris, et les invitait à venir prochainement à la cérémonie.

E. MENAULT.

La fin au prochain numéro.

## I.

Recueille la sagesse et l'essence des choses,  
Comme l'abeille aux champs le suc de chaque fleur:  
— Lorsque l'hiver pour toi déploiera sa rigueur,  
Ton miel remplacera les roses.

## II.

Un livre a son destin aussi bien que la femme;  
Comme elle, il est souvent un phare sur l'écueil,  
Un arbre dans la plaine, une aumône de l'âme,  
Une source au désert et notre unique orgueil.

## III.

Plus la jeunesse est loin, plus nous craignons la tombe:  
Ni les couronnes de lauriers,  
Ni tous les sceptres d'or des conquérants altiers,  
Ne sauraient consoler d'un seul cheveu qui tombe.

L. D'ORBANVALE.

son mode de procéder ; elle n'oblige point à des analyses subtiles ; elle ne nous engage pas dans l'examen des infiniment petits ; elle décrit ce qui est, et ne nous fait point passer d'un état à un autre, à travers des transitions difficiles à saisir. Les faits qu'elle constate sont simples et ne se prêtent pas en général à ces interprétations diverses, qui entraînent avec elles des discussions interminables, comme on le voit dans les autres branches de l'Anatomie auxquelles, du reste, elle sert de base, d'appui et de point de départ. Elle a été, elle est encore ma science de prédilection, le foyer de convergence de toutes mes études, de tous mes travaux. C'est d'elle que je procède pour m'élever à des recherches nouvelles. C'est vers elle que je reviens, lorsque je veux reconstituer les résultats obtenus. Je n'ai point ici à m'occuper de son utilité dans la pratique de la médecine et de la chirurgie. Ce n'est point à ceux qui nient cette utilité que j'adresse mes paroles. Le père de la médecine, en faisant l'hygiène, disait : Je n'écris point pour les Sarmates et pour les peuples plus barbares encore. J'entre, sans autre préambule, en matière, et j'expose de suite mes vues sur l'enseignement de l'Anatomie descriptive de l'homme.

Dr DUPRÉ, professeur.

La suite au prochain numéro.

Dans notre satire, *les Trafiquants de Littérature*, nous avons mis dans la bouche de Gustave Mathieu, deux mots qui ne sont pas de lui : *cuisire* et *bonhomme* ; ces mots maladroitement tombés de notre plume ont été prononcés par une autre personne ; notre mémoire nous a fait défaut. Ayant eu le courage de l'attaque, nous avons celui de confesser notre tort et nos erreurs.

BARRILLOT.

## LA FÉE ULINE.

A Madame D\*\*\*.

Uline est une jeune fée  
Qui possède plus d'un trésor,  
A sa ceinture est agrafée  
Une mignonnette clé d'or.

Son char est fait d'un noyau de cerise ;  
Un fil d'argent lui sert d'essieu ;  
Ses coursiers, qui fendent la brise,  
Sont quatre bêtes du bon Dieu.  
Elle a pour baguette l'autenne  
D'un beau papillon de saphir,  
Sa course rapide et lointaine  
Essouffle le zéphir !...

Elle a, dit-on, dans l'aile d'un phalène  
Taillé sa robe et son mouchoir ;  
Pour peigner ses cheveux d'ébène  
L'œil d'une mouche est son miroir ;  
Jamais elle ne se repose ;  
Sans bruit elle rase le sol  
Et la moindre feuille de rose  
Lui sert de parasol.

Où s'en va donc ainsi la fée Uline  
A travers les champs, les cités ?  
— Elle va bercer l'orpheline  
Et calmer les deshérités.  
La fée Uline est l'espérance  
Qui met des rayons sur le deuil,  
Et sa clé d'or ouvre en silence  
Les huis du pauvre seuil.

Souvent à pied, souvent elle chemine  
Et va visiter les greniers,  
Les bucherons de la chaumine,  
Surtout les pauvres prisonniers ;

Mais devant certaine demeure  
Son char ne s'arrête jamais ;  
Uline sourit quand on pleure  
Dans les riches palais.

Sur l'escabelle où s'assied l'indigence  
Sa main éparpille des fleurs :  
Toujours elle fait diligence  
Lorsqu'il faut essayer des pleurs ;  
Ces pleurs, en tombant sur son voile  
Se changent en gouttes de miel,  
Et sur les rayons d'une étoile  
Ils s'envolent au ciel !

Uline est une jeune fée  
Qui possède plus d'un trésor,  
A sa ceinture est agrafée  
Une mignonnette clé d'or.

BARRILLOT.

## L'ÉLÈVE CRIQUET.

En 18... j'avais à Paris un ami du nom de Henri, qui vient de faire un brillant mariage. A cette époque, il était étudiant en droit et habitait, rue des Grés, avec un de ses cousins, un petit logement garni. C'était un jeune homme franc et honnête et d'une gaieté charmante. Il travaillait assez, s'amusait beaucoup, et a passé tous ses examens avec succès. Son cousin, qui a 25 ans aujourd'hui, n'est jamais parvenu à sortir du deuxième examen !

Il y avait alors au Collège de France un brave et excellent professeur, qui, deux fois par semaine, faisait un cours de littérature comparée, suivi par un très-grand nombre

## MAC-YVOR.

Un poète écossais dont le nom n'a pas eu, que nous sachions, un grand retentissement, même dans sa patrie, M. Mac-Yvor, vient de mourir à Bordeaux, encore à la fleur de l'âge, au moment où il allait, au retour d'un voyage en Amérique, s'embarquer pour revoir sa famille et ses chères montagnes d'Ecosse.

Mac-Yvor avait fait ses études à Paris. Il y revenait tous les deux ou trois ans pour se tenir au courant des idées providentielles qui s'élaborent en silence dans la capitale de la France, ce cerveau du globe, et qui jeteront un jour sur la terre, qu'elles doivent trans-

former, une lumière d'autant plus vive qu'elle aura été plus latente et plus contenue.

L'ami que nous pleurons était une de ces âmes d'élite qui vivent de sympathies, d'amour, de poésie, d'illusions et d'enthousiasmes sans cesse renaissants, sans se préoccuper en aucune façon du monde réel, de la réputation et de la gloire. « Je ne veux pas être un homme célèbre, disait-il souvent, je n'ai pas envie de mourir deux fois. »

Un jour prochain, nous esquisserons la vie de ce poète original presque inconnu, qui exprimait seulement pour lui-même et pour ses amis, dans un idiome rude et froid, comme les montagnes de sa patrie, des idées tout orientales et des sentiments pleins de soleil. Mac-Yvor est un Indien, ou plutôt un Abencérage transplanté sur les bords de

la Clyde. On en jugera comme nous, quand on aura lu cette traduction imparfaite de la *Corbeille d'Ada*, l'un des derniers chants du tendre barde écossais, qui vécut pour aimer et mourut en aimant.

### LA CORBEILLE D'ADA

et

### L'HYMNE DES FLEURS.

Oh ! quelles sont longues et tristes et lourdes, loin de ma bien-aimée, les heures sans sommeil, les heures noires et solitaires de la nuit !

Ah ! chacune d'elles pèse sur mon cœur tout le poids d'un siècle ! Hélas ! comment désallanguir, comment déchagriner mon cœur ?

d'étudiants. Ce professeur avait nom Delille ; il était d'une bonté naïve et simple, devenue proverbiale. C'était, je me le rappelle, un homme gros et court, portant de larges conserves bleues, un habit marron, un pantalon gris et une canne à pomme argentée ; je lui ai toujours vu la même tenue et la même mise. Il avait beaucoup de manies, de ridicules, criait, tempêtait, s'emportait souvent outre mesure ; mais sa colère s'apaisait si vite, il riait de si bon cœur quand il riait, qu'on oubliait aussitôt ses petits travers et ses petites manies.

Il était l'objet de fréquentes mystifications, et je cite une des meilleures à laquelle mon ami Henri, qui suivait ce cours avec son cousin, prit la part la plus grande et la plus active.

Le père Delille demandait à ses élèves des résumés écrits, des compositions françaises, des appréciations littéraires. Le travail écrit portait un nom et une date, et, à chaque cours, il en était corrigé un certain nombre.

— Il me vient une idée, dit un jour Henri à son cousin ; si nous inventions quelque chose?..

— Quoi?... un livre? une comédie?

— Non ! mieux que cela, quelque chose de très-nouveau... un élève au père Delille !

— Un élève au père Delille !

— Dont nous jouerions le rôle à nous deux ; nous ferions ses devoirs écrits, et répondrions à l'appel de son nom... et, cet élève d'un nouveau genre, ce mythe d'élève, nous le nommerons l'élève Criquet.

— Va pour l'élève Criquet !

Au cours suivant, un devoir écrit de l'élève Criquet était remis au père Delille.

Alors il arriva une chose très-singulière. Le père Delille corrigea le travail du prétendu élève, l'interpella et un beau jour finit par s'emporter très-fort après lui, et lui déclarer tout bonnement qu'il était un gros impertinent. L'élève Criquet n'eut garde de se fâcher et prit la chose le plus paisiblement du monde. Mais se faisait-il un bruit, un scandale quelconque dans le cours, l'élève Criquet était le seul coupable. Il avait bon dos l'élève Criquet !... Puis le père Delille trouvait dans le travail de cet élève une incohérence inexplicable ; un jour le devoir était proprement écrit et sérieusement travaillé, une autre fois ce n'était plus ni la même écriture, ni le même style, et ce changement incroyable avait lieu périodiquement, à des époques fixes !... Enfin l'élève Criquet, par son insubordination et son peu de zèle, était la plaie du cours et le cauchemar du professeur !

Cet élève merveilleux dura deux mois, pendant lesquels le père Delille vieillit de deux ans, tant ce malheureux Criquet lui causa d'ennuis et de tourments ! Il lui arrivait bien de vouloir le chasser de son cours, mais à chaque tentative de ce genre, on n'était jamais parvenu à trouver l'élève Criquet dans la salle.

— Sais-tu que j'ai assez de l'élève Criquet ? dit un jour Henri à son cousin.

— Moi aussi, je t'assure.

— Toi, vu ton extrême paresse, je conçois cela. Nous allons donc terminer l'élève Criquet ; nous ferons son devoir demain pour la dernière fois.

— Ce sera toi qui le feras, par exemple !...

— Sans aucun doute !

Le lendemain le devoir fut remis comme d'habitude. Le père Delille, qui avait ce jour-là ses idées noires, prit une copie au hasard dans la masse des devoirs déposés sur sa table ; c'était le travail de l'élève Criquet.

— Que M. Criquet se lève ! s'écria le père Delille.

— Fais l'élève Criquet, je dors, moi, dit à Henri son cousin étendu sur un banc.

— Oh ! cela m'ennuie.

— M. Criquet ! répéta le professeur.

— Hélas ! monsieur, dit Henri en se soulevant à moitié, le pauvre Criquet est mort !

— Mort !...

— Hier ! oui, monsieur, d'une maladie de langueur...

— Hier.... mais j'ai son devoir écrit, daté d'hier !

— ... Accompagnée d'une apoplexie foudroyante.

Le père Delille déclara qu'il ne ferait point de cours ce jour-là, et il se retira en essuyant une larme, qu'il trouva sous le verre de ses lunettes.

Et le pauvre homme se demanda longtemps comment l'élève Criquet, mort le mercredi, avait pu lui envoyer un devoir écrit, fait le mercredi...

Mon ami Henri lui a depuis raconté l'histoire, en lui apprenant le mariage qu'il vient de faire, et dont je vous parlerai dimanche prochain.

E. DE SAINT-POINT.

Mon pauvre cœur ! je sens qu'il éclatera bientôt sous la pression des larmes intérieures, si mes yeux ne leur donnent une prompt issue.

Comment résistera-t-il à cette double congestion du sang et des larmes ? hélas ! je ne puis pleurer !

Eh bien ! je vais essayer de chanter, de chanter en mode mineur.

De chanter sous son globe de cristal la corbeille mignonne et jolie, la corbeille de mon Ada.

Salut, ô ma douce corbeille ! ma corbeille de mon Ada !

Chef-d'œuvre de ses blanches mains, fille de ses caresses et de ses baisers, don trois fois cher de son âme généreuse, salut !

Oh ! d'où te vient, dis-moi, chère petite corbeille, cet air de sombre tristesse, contrastant si péniblement avec la noblesse de ton port et la grâce mélodique de tes contours ?

La mélancolique enfant qui t'a donné l'existence, aurait-elle instinctivement écrit, dans tes légers cylindres de papiers nuancés, le poème emblématique de sa destinée ?

Ta forme, d'abord, est tout à la fois la forme d'un berceau et celle d'une tombe.

Or, n'es-tu point, en même temps, corbeille fatidique ! le tombeau d'un amour trépassé, le berceau d'un amour naissant ?

Puis, les couleurs les plus dissonantes : le rouge, le jaune se heurtent en pleurant sur tes flancs attristés ! L'amarante au violet enlacé festonne tes bords d'un ourlet de désolation et de deuil !

Pauvre Ada ! ne sont-ce point là encore les images fidèles de tes discordes intestines, de tes larmes amères et de la fatale *prédestination* de celui qui les fait couler ?

Mais, ô ma chère corbeille ! ces couleurs s'entrechoquent sur un large fond de verdure, c'est-à-dire d'espérance ; et dans ce ciel vert brillent çà et là des fleurettes de saphir, astres d'amour, comme des étoiles, pendant la nuit, à travers des nuées d'orage ! Mais le blanc joyeux, le blanc royal, le blanc, fusion de toutes les couleurs discordantes, vient poindre aussi dans ce ciel d'émeraude, y poindre vainqueur des ombres, des tristesses et des haines !

Bleu, vert et blanc de ma douce corbeille, vous avez, emblèmes consolateurs,

## BIBLIOGRAPHIE.

## LA PLUME ET L'ÉPÉE,

PAR

Madame CLAUDIA BACHI.

*L'encre sied mal aux doigts de roses*, disait-on il y a vingt ans, à propos de quelques recueils de poésies, publiés par des femmes. Depuis 1835, et nonobstant ce reproche plein d'afféterie, les doigts de roses ont continué d'écrire, de beaucoup écrire même. Eh bien ! pense-t-on que notre littérature et l'étude du cœur humain aient perdu une seule maille de leur dignité à ce concours ? Nous ne croyons pas ; et, certes, si les femmes d'élite à qui nos modernes Zoïles ont donné l'épithète de *bas-bleus*, n'ont pas toutes acquis une gloire durable, le public, lui, a du moins gagné, à cette participation, une infinité d'enseignements. En effet, qui oserait affirmer que les sentiments de la femme sont absolument identiques à ceux de l'homme ? quel écrivain osera soutenir qu'il connaît mieux les pensées, les sentiments de la femme que la femme elle-même ?

L'auteur de *la Plume et l'Épée* a fait de no-

tables progrès depuis la publication de ses *Phalènes* ; sa forme a pris de l'ampleur, c'est incontestable, mais son vers, M<sup>me</sup> Claudia Bachi, elle ne sait pas encore le fondre, l'asseoir carrément : c'est une question de temps.

Ceci posé comme critique générale, nous n'avons plus que des éloges à faire à l'auteur.

*La Plume et l'Épée* renferme pêle-mêle, avec de tragiques ballades, des études de la vie contemplative, des contes aussi spirituels qu'ils sont amusants. En général, les pièces de ce recueil ne manquent point d'originalité, mais les sentiments suaves y dominent ; il s'en exhale un parfum de l'âme féminine, que l'homme ne saurait dédaigner. Dans cette collection de tableaux écrits, nous avons particulièrement été ému par les deux pièces intitulées : *le Doigt piqué*, *Quand je serai grand* ; les nuances de notre existence sociale sont peintes sous leurs couleurs les plus vraies, dans ces poétiques miniatures.

Ce recueil se termine par une longue série de pensées en prose, de réflexions toutes plus sévères, plus incisives les unes que les autres. Ecoutez M<sup>me</sup> Claudia Bachi :

« Une demi-confiance est une marque de défiance. »

« Ceux qui n'ont pas pour deux jours de pain assuré, affectent parfois un libéralisme qui navre ceux qui les devinent. »

vous avez tenu vos promesses, vos promesses à mon Ada !

Car elle a trouvé enfin la moitié complémentaire de son âme, cette moitié qu'elle cherchait et qui la cherchait depuis si longtemps à travers les caprices et les inconsistances ; car elle a rencontré le cœur digne de son cœur, le cœur qu'elle aime et qui l'aime et qui l'aimera toujours !

Or celui qu'elle aime et qui l'aime et qui l'aimera toujours,

Trop heureux d'un tel amour, essaya vainement d'exprimer son bonheur dans le langage bruyant des sons articulés.

Car, ô misérable faiblesse humaine ! notre âme ne saurait supporter ni l'excès de la félicité, ni l'excès de la douleur !

Je succombais donc sous le poids de mes

joies, si ces joies ne se fussent épanchées en strophes ardentes et embaumées dans la langue symbolique et silencieuse des fleurs, suave et charmante langue du sentiment !

Et c'est à toi, précieuse et sainte corbeille, à toi que j'ai confié le sacré dépôt de cette ode de couleurs, de ce psaume de senteurs et de formes, de cette symphonie du silence, impuissants eux-mêmes à peindre l'enthousiasme, les transports, le délire que tu fais bouillonner dans mon cœur, ô mon Ada !

Garde, ah ! garde avec soin, chère petite corbeille, mon inestimable trésor ; garde ce cantique d'amoureuse allégresse qui célèbre en termes brûlants et mystérieux l'hymen éternel de nos âmes ; ce chant symbolique des fleurs dont voici la traduction fidèle :

AUG. GUYARD.

*La fin au prochain numéro.*

« Défiiez-vous des gens qui vantent sans cesse la raison et le bon sens, ils jalouent l'esprit et le génie en secret ; n'est-ce qu'avec le simple bon sens et la froide raison que Galilée, Guttemberg et Salomon de Caus ont doté le monde de leurs merveilleuses découvertes ? »

« Une femme n'est jamais jugée si sévèrement que par un homme sans principes. »

« L'affection ne survit pas au mépris chez les âmes dignes. »

« Une intelligence bornée ne peut avoir qu'une médiocre dose de bonté. Il faut comprendre beaucoup de choses pour rester bon quand même. C'est pourquoi la plupart des femmes ne sont que douces. »

« Le vague des expressions est la poésie de ceux qui n'en ont pas d'autres. »

« La philosophie qui se range sous un drapeau quelconque, descend des cimes dans la plaine. »

Ne pouvant tout citer nous nous arrêtons. Ainsi, des milliers d'écrivains naissent poètes et meurent prosateurs...

CLAUDE GENOUX.

L'esprit est un éclair et la raison un flambeau.

L'avarice est un réchaud dont l'argent est la braise.

L'honneur et l'argent sont des amis qui se brouillent souvent.

L'homme et la femme sans mœurs sont des colimaçons sans coquille.

L'ambition est une échelle dont les échelons craquent souvent.

HENRI PARRA.

**CHRONIQUE DE LA SEMAINE.**

**FAITS DIVERS.** — La statue de Jeanne d'Arc, due au ciseau de M. Foyatier, a été solennellement inaugurée, mardi, à Orléans. Les fêtes données à cette occasion par la ville, ont commencé le 6 et ont duré jusqu'au 10.

— Madame Jaquotot, la plus célèbre de nos artistes peintres, est morte le 27 avril dernier à Toulouse, âgée de 83 ans. Elle a fait faire des progrès immenses à cet art, et a travaillé à le perfectionner jusqu'aux derniers temps de sa vie : En 1826, elle avait été nommée premier peintre sur porcelaine du cabinet du roi.

— La Société des gens de lettres a tenu son assemblée générale dimanche dernier. Le rapport a été fait par M. L. Lurine. Quinze membres sont morts dans l'année : MM. Fr. Arago, E. Souvestre, Tissot, Alb. Clerc, C. Delanoue, Laroque,

Van-Tenac, H. Raïsson, P. Rochepède, L. Paillet, Eug. Briffault, Esquiron de Saint-Aignan, Jacques Arago, Gérard de Nerval.

Les comptes approuvés, on a procédé au tirage au sort des noms des huit membres sortants.

Ensuite ont eu lieu les divers scrutins pour l'élection des huit membres nouveaux et des trois membres destinés à remplacer MM. de Salvandy et Francis Wey, démissionnaires, et M. E. Souvestre, décédé. L'Assemblée a nommé MM. X. Saintine, A. de Belloy, Louis Véron, J. Sandeau, J. Lecomte, Ch. Monselet, Ch. Asselineau, Paul Lacroix, P. Juillerat, E. Enault, de Varennes.

— L'Odéon reprendra, mardi prochain, *l'Honneur et l'Argent*. La remise à la scène de la comédie de Ponsard est supposée devoir fournir une longue carrière. Pour y suppléer au besoin, on s'apprête aussi à reprendre *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*.

— PIÈCE NOUVELLE. — Porte Saint-Martin :

*Les Carrières de Montmartre*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par MM. Dupeuty et Bourget.

— LIVRES NOUVEAUX. — *Rôle de l'oxygène dans la respiration et la vie des végétaux*, par M. Edouard Robin. — *L'Amour dans le mariage*, par M. Guizot.

ESPOIR BELLET.

**SOUSCRIPTION**

Pour le Tombeau de Gérard de Nerval.

Onzième Liste.

Report.	118 f. 20 c.
Dupuy..	1
Bellemare.	50
Rocher.	50
Total.	120 20

On reçoit les Souscriptions chez M. Charles NOLET, Libraire, Passage du Commerce, 3.

**ANNONCES DE LIBRAIRIE.**

En vente chez Ch. Nolet, passage du Commerce, 3.

**Eug. de Mirecourt et les Contemporains,** Étude et Réfutation par ALT. MORAND, 1 vol. in-32, 50 cent.

**Le Duel,** Par M. T. MENDEZ, 1 beau vol. gr. in-8°. En vente à la Librairie nouvelle.

En vente sous les galeries de l'Odéon.

**Quintessences,** Par M. Aug. GUYARD, ancien rédacteur en chef du *Bien public*. 4<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-12, 1 fr.

**La Femme,** Hymne de la Jeunesse, par A. GUYARD, 3<sup>e</sup> édit., 1 vol. in-32, 30 centimes.

Le Rédacteur-Gérant. ALTÈVE MORAND.

Vaugirard, imp. d'Alfred Choïnet, rue de l'Eglise, 8

Pour paraître à la fin du mois

**LA FOLLE DU LOGIS**

Chants et Poésies

PAR

**F. BARRILLOT**

Cet ouvrage, qui formera un beau volume Charpentier, avec portrait de l'auteur, gravé sur acier, par A.-M. MONIN, sera complet en trois séries qui paraîtront de quinze jours en quinze jours.

— Prix de chaque Série, composée de 72 pages, 50 centimes. — Chez tous les Libraires et au Bureau de l'Appel.